

“ La lutte de classe sous la 1^{ère} République ”

par DANIEL GUÉRIN

Si la connaissance du passé, d'après un vieux cliché, est indispensable pour la compréhension du présent, la connaissance du présent peut à son tour ouvrir des voies nouvelles pour la compréhension du passé. Armé de toutes les données qui résultent d'une analyse scientifique des révolutions du XX^e siècle, Daniel Guérin a soumis l'historiographie de la Révolution française à un examen critique pour y découvrir des lacunes importantes et pour proposer une interprétation nouvelle de sa phase dramatique culminante.

Partant de la considération que « l'analyse marxiste nous révèle que le mécanisme des révolutions... est régi par un certain nombre de lois relativement simples... » (I, p. 42), dont celles que Marx d'abord et Trotsky ensuite ont résumé dans le terme « révolution permanente », Guérin réexamine l'histoire de la dernière étape de la Révolution française et réussit à dépasser les données de l'historiographie officielle en discernant dans les événements les manifestations d'un développement combiné : au moment où les tâches bourgeoises de la Révolution française exigent le passage au pouvoir des fractions petites bourgeoises les plus radicales, celles-ci doivent, pour la solution de ces tâches, faire appel à la

plèbe, aux « bras nus », qui mêlent à cette lutte leurs propres préoccupations dépassant le cadre du régime bourgeois. Un embryon de révolution prolétarienne se combine ainsi avec la phase culminante de la révolution bourgeoise :

« La France de la Révolution était double. Par bien des côtés, elle était encore la France du moyen âge. L'analphabétisme, la superstition, l'habitude séculaire de la soumission pesaient encore sur certaines populations. Mais, en même temps, la France moderne se dégageait à pas de géant de la gangue du passé. Tandis que, dans les provinces arriérées, le féodalisme et le fanatisme n'étaient pas encore liquidés et que la révolution bourgeoise restait à faire, à Paris, et dans un certain nombre d'agglomérations urbaines, une avant-garde laborieuse, poussée par l'aiguillon de ses intérêts matériels, exaspérée au surplus par la vie chère et la disette, conséquences de l'inflation monétaire, tenta plus ou moins confusément (et, en fin de compte vainement) de franchir les bornes de la révolution bourgeoise. Deux mondes chevauchaient l'un sur l'autre : dans la voiture qui conduisait Louis, roi par la grâce de Dieu, à l'échafaud, avait pris place, en tant que représentant de

Les Etats-Unis socialistes d'Europe

(Suite de la page 59.)

tisme réactionnaire ; et contre les simplificateurs dans notre camp révolutionnaire qui déclarent que ce principe n'est réalisable que sous le socialisme et par là se débarrassent de la nécessité de donner une réponse principielle aux questions nationales qui furent posées sur le tranchant du couteau par la guerre.

Entre nos conditions sociales actuelles et le socialisme, il reste encore une époque étendue de révolution sociale : c'est-à-dire l'époque de la lutte prolétarienne ouverte pour le pouvoir, la conquête et l'application de ce pou-

voir dans le but de la démocratisation totale des rapports sociaux et de la transformation systématique de la société capitaliste en société socialiste. Ce n'est pas l'époque de pacification et de calme, mais au contraire, de la plus haute intensité de la lutte des classes, l'époque de soulèvements populaires, de guerres, d'expériences d'extension du régime prolétarien et de réformes socialistes. Cette époque exige du prolétariat une réponse pratique : c'est-à-dire une réponse applicable immédiatement à la question de l'existence permanente des nationalités et de leurs rapports réciproques avec l'Etat et l'économie.

la Commune parisienne, l'enragé Jacques Roux, pionnier (encore balbutiant) de la révolution prolétarienne». (I, p. 11).

Il s'agit là, en fait, d'une conception esquissée par Marx et Engels dès leurs premiers essais historiques. Cette conception, précisée et appliquée de façon plus élaborée par Trotsky et la IV^e Internationale sur les révolutions du XX^e siècle, exige cependant une élaboration plus approfondie pour les révolutions du passé. Sans doute la notion de « révolution en permanence » amenant au pouvoir (ou au seuil du pouvoir) des couches de plus en plus avancées de la population s'applique aussi bien pour des mouvements dans l'antiquité que pour les révolutions communales en Italie, en Flandre et au Brabant au moyen âge, à la révolution des Pays-Bas, aux révolutions anglaise, américaine et française. Elle découle de la nature même de toute classe exploiteuse citadine qui est incapable par sa propre intervention armée de décider le sort de la ville ou du pays, et qui a besoin pour atteindre ses buts historiques, de l'appui de couches inférieures exploitées. Seulement, les rapports précis entre marchands, métiers de patrons artisans et compagnons diffèrent fondamentalement de ceux entre la bourgeoisie marchande et manufacturière de la révolution anglaise d'avec la plèbe de cette période. Les rapports entre la bourgeoisie industrielle du XIX^e siècle et le prolétariat moderne sont de nouveau d'une nature fondamentalement différente. Il s'ensuit que la forme de révolution permanente contient en réalité un contenu différent d'après l'étape de développement auquel sont arrivées les classes et couches sociales dont le mouvement révolutionnaire combine d'abord, puis commence à opposer les aspirations et préoccupations progressives par rapport aux pouvoirs établis.

La contribution la plus importante de Daniel Guérin à l'historiographie de la Révolution française et à une élaboration plus approfondie de la « science marxiste des révolutions » consiste précisément dans ses efforts pour dépasser le stade des généralités vulgaires — « il n'y avait pas encore de prolétariat moderne en 1793 » ; « les tâches prolétariennes de la révolution ne pouvaient encore être résolues », etc. — pour s'attacher à une étude de l'état social précis des « bras nus » de cette époque — qui est forcément aussi une étude de la nature de la bourgeoisie du même temps — et pour en déduire les formes précises que prit le mécanisme de la révolution permanente à travers la dernière étape de la Révo-

lution française. Il a su démontrer ainsi au delà de tout doute que la dualité de pouvoir apparaît dans l'histoire des révolutions avant la formulation achevée de la « conscience de classe ». Il a su démontrer que cette dualité de pouvoir est l'expression de la poussée instinctive, confuse, non consciente des masses exploitées à exprimer aussi leurs désirs, à imposer aussi leurs volontés. Ces poussées spontanées des masses ont plus que n'importe quel autre facteur déterminé l'histoire des temps modernes. Ce que Guérin a entrepris pour la Révolution française, il faut le continuer maintenant et l'achever par un examen nouveau, selon ces lignes, de toutes les révolutions bourgeoises précédentes. On trouvera des formes d'action et d'organisation différentes à mesure qu'on reculera vers le passé. Mais on trouvera que, chaque fois que la plèbe occupe l'arène politique, et chaque fois que ses intérêts la séparent, ne fût-ce que pour une étape brève, des intérêts de la bourgeoisie, elle s'efforce de trouver son cadre propre dans lequel elle peut réaliser ses aspirations.

Il reste évident pour Guérin, comme pour tout marxiste qui n'abandonne pas le terrain scientifique que, si des tâches prolétariennes avaient pu être posées un moment à la Révolution française, et si les « bras nus » opposèrent un instant leur « principe » de démocratie directe, c'est-à-dire soviétique, incarnée dans la Commune et les sections, à la démocratie parlementaire représentative de la bourgeoisie, une solution des tâches prolétariennes, une victoire des bras nus étaient exclues dans le cadre des rapports de production de l'époque. Dans ce sens, les « bras nus » sont à la fois la dernière plèbe révolutionnaire incapable de saisir et de garder le pouvoir suite aux rapports sociaux non encore mûrs pour une transformation communiste de l'économie, et la première plèbe révolutionnaire qui pose déjà les formes et les principes de cette transformation, fût-ce de façon confuse, qui conduiront, moins d'un siècle plus tard, à l'instauration temporaire de la Commune de Paris et un autre demi-siècle après, à la victoire de la Révolution d'Octobre. Le « développement combiné se reflète et se résume pour ainsi dire dans le caractère des bras nus de Paris » qui ne sont pas, comme on le pensa auparavant, au seuil d'une époque nouvelle, mais qui combinent en eux-mêmes le passé artisanal démocratique et l'avenir industriel communiste du prolétariat.

(A suivre.)
H. V.